

Difficile de suivre ses propres traces
Quand on avance toujours
Et pourtant
C'est bien ma piste que je suis
Que je serai
Chaque rencontre interroge son méandre
Fera-t-il beau demain ?
Que disent les entrailles des coquillages
Ouverts à même la roche rose et mauve ?
Je repars le long de l'eau
Avec un sanglot dans la poitrine
Qui est celui de ma première respiration
Cette douleur atroce est celle de la vie même
Au moment où elle referme les serres de sa logique
implacable
Sur une chair fragile
Née je suis, à l'orée de ce chemin qui se tortille
Comme une fumée
Et difflue, produisant ses deltas embués
Chaque fois qu'il croit atteindre la mer
La plaine
La paix
J'ai rencontré un grand mensonge
Qui m'a appris à lui mentir
Et cette lamentation qui dit vrai
N'en finit pas de pleuvoir dans ma poitrine
Quand je cesserai de te mentir
Je ne dirai plus rien
Je suis fatiguée de la cruauté des hommes
Inutile et pourtant tenace
Et blanche comme une moisissure
Je suis fatiguée du mépris des hommes
Avec son rachis de colimaçon
À son éternelle toilette
Devant moi la forêt invente mille morts parfumées
Et des millions de bourgeons silencieux
L'amour passe, charriant des suaires remplis de fleurs
La pourriture silencieuse lâche ses enfants comme des bulles

Tu n'aurais pas dû me faire taire
Tu n'aurais pas dû fermer ma bouche
Ce qui n'a pas pu naître
Se tue avec une interminable fécondité
J'ai enfanté un très joli succube aux yeux de flasche
Elle chante d'une voix plaintive
La ballade de ma mort récurrente
Elle porte les bras de cumin, les yeux noirs
Les sexes labiles
Comme des bijoux vivants
Sur sa traîne de pluie salée
Sa rengaine n'a pas beaucoup changé depuis les premiers
bras
Les premiers yeux
Gitane, elle brode d'émouvantes variations
Sur sa trame inchangée
Elle attend que je l'aime
Elle attend que je cesse de la fuir
En marchant vers elle à travers le brouillard